

Le jugement divin

Pardonnez la barbarie d'une âme égarée, j'ai fauté, je l'avoue.

Dans le centre-ville de Lille, une silhouette s'étend vers les cieux, confondant sa robe de béton avec la tonalité du ciel gris de la région. Un palais qui punit les crimes et s'élève contre sa voisine Notre-Dame-de-la-Treille, à la fois sobre et élégante. C'est ici que je serai jugé et que ma peine sera prononcée. Entre celui qui juge les démons des hommes suivant la loi et la dame de pierre qui absout les péchés, porte-parole d'une puissance supérieure, s'engage une violente querelle de celui ou de celle qui dictera la bonne conduite aux hommes.

Qui croire dans ce moment de doute ? La représentante sur Terre d'un créateur omniscient que je n'ai jamais vu ? Ou bien la rigidité des lois définies par des hommes dont la vertu est aussi faillible que les propres actes que j'ai pu commettre ? Je ne sais plus vers qui je dois me tourner pour expier mes méfaits.

Dans ce paysage de brique, le monument de béton scande sa pureté, se lavant ainsi de tout ce sang dont les maisons voisines sont imbibées. Il veut prouver, par son socle de livres ouverts, qu'il n'a rien à cacher, que ses actes sont organisés suivant des codes, des règles impartiales qui ne favoriseraient personne. Pourtant, j'ai bien du mal à croire en son honnêteté. La tour surplombe l'ancienne ville, composée de lames de béton qui rythment la façade austère d'une symétrie froide et rigide. Ses fines ouvertures, acérées dans la chair, ouvertes par dépit pour y faire pénétrer un peu de lumière. Des fenêtres semblables à des meurtrières, prêtes à vous condamner au moindre écart faisant peser sur la ville un sentiment de surveillance constant. Cette lueur de vérité semble être une douleur sacrée imposée comme châtiment pour avoir côtoyé de trop près l'amertume des hommes. Même les angles sont traités pour repousser quiconque oserait profaner l'édifice suprême, celui qui impose ses mœurs.

Néanmoins, le palais me le rappelle : ce n'est pas le ciel qui prononcera ma sentence, ce sont ces commandements, ces embrasures répétées et ordonnées, car ce sont les hommes qui décident et non pas une justice divine. C'est un monument sans foi, réglé sur le seul fondement de ses lois et qui se doit d'une éthique infaillible.

Une modeste entrée depuis l'avenue du peuple Belge, couverte d'un auvent en aluminium, qui me rappelle à quel point je suis seul face à cette institution. Impossible de discerner ce que cache cet imposant palais, une Justice qui prend un soin particulier à conserver ses secrets des regards curieux. Je me dis que cette ruse est efficace, puisque personne n'oserait se confronter à ses mystères s'ils ne sont pas contraints de s'y engager. Une enceinte impénétrable voulant se fondre dans le paysage, pour cohabiter au plus près de nous et connaître les vices les plus intimes de chacun. C'est cette forteresse bétonnée, ornée de merlons et de créneaux, qui œuvre à guérir notre société, dans laquelle je m'aventure tel un martyr dont la foi serait éprouvée.

Dans le hall, le plafond est extrudé en d'infinis caissons me défaisant ainsi de mes craintes et de mes peines dont je suis venu me libérer. Deux volées d'escaliers se rejoignent en une seule, dont la ligne pointe vers l'étage supérieur, la juste direction de la rédemption nous est montrée. La rampe en bois creusée de l'escalier vient accueillir les pleurs et les plaintes. Le métal opère alors comme un médiateur, entre le béton et le bois, entre le dedans et le dehors. Le bois est directement en contact avec les êtres troublés, il absorbe les hantises, les inquiétudes, les

émois de ces êtres apeurés. Ce matériau pourtant considéré comme la demeure des Dieux, est altéré par les pensées dépravées des pauvres visiteurs égarés. Les vilaines créatures comme moi, à la recherche de clémence, peuvent s'abandonner sur les sièges de bois sculptés, pour réfléchir aux circonstances de ce qui les a entraînés dans ce somptueux palais.

Au bout de cet imposant escalier, une salle occultée par des stores dont je ne puis seulement discerner l'ombre des visages crispés. Le confessionnal des esprits perturbés qui viennent chercher un peu de sens et comprendre ce qui a pu leur arriver.

Puis dans la salle des pas perdus. Il y erre des âmes inquiètes de leur sort, attisées par le jugement de leurs actes révolus. Le sol en grès reflète les silhouettes des passagers, ces spectres froids qui règnent dans le hall, que ce soit celle des policiers, des avocats ou des potentiels condamnés. Dans cette pièce s'opèrent deux positions : les insignifiants qui s'assoient pour patienter dans l'attente de leur jugement ou les juges qui martèlent le sol de leurs pas lourds, ceux pour qui incombe le poids de la juste décision à prendre.

La salle des pas perdus recueille les âmes en quête de réponse, un purgatoire éphémère où chacun cherche depuis le patio, un moment de sérénité afin de se repentir en espérant en vain une sortie vers la liberté. Mais cette mascarade est de courte durée. Je n'ai le choix que d'attendre, laissant mes maux m'entraîner dans une catabase où les bruits de mes songes résonnent dans toute la pièce. Dans ce hall bétonné sont exposées toutes les conversations, des murmures et les pas. La salle amplifie les appels au pardon et ne permet jamais de laisser les secrets en suspens, car le matériau impassible met en évidence tous les maux et les regrets éprouvés. Le béton est indiscret, il est indifférent aux arrières-pensées, il les laisse au dépourvu dans cette salle oubliée pour permettre au divin le soin de les purifier. Mais de sa rigide vertu ressort des triangles de pierre qui s'entremêlent comme si la matière pouvait recevoir les songes et le désespoir de ceux qui attendent leurs verdicts.

De drôles de corbeaux, apprêtés d'un col blanc s'épanouissent dans ce lieu de béton banché. Comme d'un arbre sur lequel peut se poser l'oiseau de mauvais augure, je suis sur son terrain de chasse où les pauvres créatures se font croasser depuis le banc des accusés. Un béton mis à l'honneur, comme symbole de sincérité, jamais directement en contact des communs, seuls les jurés sont autorisés à le manipuler. Il s'élève comme pupitre, il supporte les bancs, c'est lui qui soutient le toit de ses larges piliers, le maintien rigide de l'ordre, des commandements ultimes.

À travers les portes vitrées se tient la salle d'audience où réside un sentiment latent de crainte, de peur et d'angoisse. L'imposante hauteur nous donne la sensation de devoir recourir au ciel lors de notre jugement. Les lattes du banchage dirigent notre regard vers le plafond zébré. Au centre, celui qui prononce les peines, le mur habillé d'un immense drapé, les tapisseries viennent redonner un peu d'humanité. Un brin d'espoir dans ce palais impassible. A son arrivée étrangement tous se lèvent, à l'inverse des fidèles qui doivent se prosterner. C'est à lui qu'incombe la lourde peine de punir le plus justement possible les crimes horribles ou les peines futiles. Un homme jugeant seul de la sincérité d'autres mortels.

Toutes les lumières sont occultées de stores, aucune liberté de percevoir le dehors, la douceur de la liberté est au maximum éloignée de la personne qu'on accuse de quelques erreurs.

Mais lorsque nous rejetons le monde extérieur, celui-ci s'exclame de plus belle, et s'agite sous le passage d'un monde qui ne cessera de briser le silence qui doit s'imposer. Comme si le palais tremblait de l'accablante voix pesante et désespérée de l'accusé qui exprime ses dernières vérités. Nous aurions pu croire que ce sont les hommes de pouvoir qui empêchent le peuple de déverser leurs malheurs, or, ce sont ces énormes bâtisses qui nous troublent et empêchent toute transgression. Car elles vous rendent impuissant devant leur grandeur et leur imposante stature qui semble diriger les rues et redresser les pensées vers un idéal de paix.

L'ambiance pesante me fit quitter la pièce, comment peut-on supporter un tel spectacle ? Je ne puis penser être jugé par ces êtres bafoués au mérite incertain.

Dans mon malheur, j'ai choisi de m'aventurer dans les bas-fond du palais afin de poursuivre ma quête de sens de ma propre présence en ces lieux. Il me faut alors emprunter un large escalier plongé dans la pénombre, où chacun de mes pas lourds glisse sur la pierre, comme pour m'entraîner au fond de ce qui semble être la salle du jugement dernier. Car la chute nous semble être une décision irrémédiable dont il faut prendre la peine de mesurer chacun de nos gestes.

Dans cette dernière salle d'audience, siège un homme, un cercle de béton nous empêche de nous rapprocher de plus près de cet être surélevé. Des lattes de bois s'enchaînent, légèrement inclinées jusqu'à laisser un triangle de béton au niveau du maître de cette assemblée. C'est lui, le représentant du divin sur Terre, celui qui juge le bien et le mal des pauvres êtres qui jonchent les méandres de la ville ensanglantée et que le bois refuse d'effleurer. Illuminé par des triangles de bétons qui entremêlent le plafond, une sainte trinité baigne l'homme d'une lumière christique. Un halo lumineux entoure le magistrat, élevé au rang du tout puissant et dont la voix entame une cantate dogmatique.

C'est le moment pour moi de savoir si je puis être accepté dans le paradis qu'est la vie ou si je dois rejoindre les cachots de la crypte où croupissent les condamnés enfermés sous l'imposant édifice. Mais alors, comment puis-je avoir confiance en un temple qui puisse permettre à un homme de jouer le rôle de Dieu ? Ce pouvoir suprême conféré par ce palais conférerait à autrui une supériorité démesurée. Dans l'avidité humaine, je retrouve l'audace d'ériger dans sa bêtise, une bâtisse qui puisse élever notre espèce à l'égal du créateur. Or, cette construction à la droiture impassible, me donne envie de croire en sa franchise. Elle m'aura guidé dans cet instant trouble.